

Libretto

ANDRÉS NEUMAN

LE VOYAGEUR DU SIÈCLE

roman

Traduit de l'espagnol (Argentine) par
ALEXANDRA CARRASCO

libretto

Titre original :
El viajero del siglo

© Andrés Neuman / Penguin Random House grupo editorial, S.A.U.
c/o Schavelzon Graham, Agencia Literaria

www.schavelzongraham.com

© Libella, Paris, 2017, pour la traduction française, revue et corrigée par
Alexandra Carrasco pour la présente édition.

Première parution : Fayard, 2011.

ISBN: 978-2-36914-382-6

*À la mémoire de ma mère, qui résonne et résonne encore.
À mon père et à mon frère, qui l'entendent avec moi.*

*Veux-tu, étrange vieillard,
Qu'ensemble nous allions ?
Jouerais-tu de l'orgue
Au gré de ma chanson ?*

WILHELM MÜLLER/
FRANZ SCHUBERT,
«Voyage d'hiver»

*Europe, en traînant tes oripeaux,
Viendras-tu un jour, ce jour viendra-t-il ?*

ADOLFO CASAIS MONTEIRO

*Les végétaux ont des racines.
Les hommes et les femmes ont des pieds.*

GEORGE STEINER

WANDENBOURG : ville mobile sit. approx. entre les anc. Ét. de Saxe et de Prusse. Cap. de l'anc. principauté du même nom. Lat. N et long. E indéterminées du fait des déplacements [...] Hydrogr. : riv. Nulte, non navigable. Activ. écon. : culture du blé et indus. textile [...] En dépit des témoign. des chroniqueurs et voyageurs, sa pos. exacte reste à dét.

I

Ici la lumière est ancienne

A-a-vez-vous-froid? cria le cocher, d'une voix que les cahots de la voiture rendaient saccadée. Tout va bie-e-en, mer-ci! répondit Hans en chevrotant.

Les lanternes devenaient floues au rythme du galop. Les roues crachaient de la boue. Les essieux se tordaient dans chaque ornière, menaçant de se briser. Les lèvres gonflées des chevaux laissaient échapper des nuages. Une lune opaque roulait sur la ligne d'horizon.

Au sud, loin au bout du chemin, se découpait depuis un bon moment Wandenbourg. Pourtant, songeait Hans, comme cela se produit souvent après une journée épuisante, cette petite ville semblait se déplacer avec eux. Le ciel pesait au-dessus de l'habitacle. À chaque coup de fouet du cocher, le froid s'enhardissait, écrasait le contour des choses. C'est-en-core-loin? s'enquit Hans en passant la tête par la vitre. Il dut poser la question deux fois avant que le cocher, interrompant sa bruyante vigilance, ne montrât la ville du bout de sa cravache et s'écriât: Vous-voy-yez-bie-e-e-n! Hans ne sut s'il fallait comprendre qu'ils n'étaient plus qu'à quelques minutes ou qu'on ne pouvait pas le savoir. Comme il était le dernier passager et qu'il n'avait personne à qui parler, il ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, il découvrit un rempart de pierre et une porte voûtée. À mesure qu'ils approchaient, Hans

percevait quelque chose d'anormal dans la robustesse du mur d'enceinte, une sorte de mise en garde sur la plus grande difficulté qu'il y aurait à ressortir qu'à entrer. À la lueur étouffée des réverbères, il entrevit les silhouettes des premiers édifices, les écailles de quelques toits, des tours pointues, des ornements comme des vertèbres. Il eut la sensation d'arriver dans un endroit récemment déserté tant l'écho produit par le martèlement des sabots et les soubresauts des roues sur les pavés étaient retentissants. Il régnait un tel calme que l'on se sentait épié par quelqu'un qui retenait sa respiration. Quand la voiture tourna à un coin de rue, le bruit du trot s'assourdit : les pavés avaient cédé la place à de la terre battue. Ils traversèrent la rue du Vieux-Chaudron. Hans vit se balancer une enseigne en fer. Il pria le chauffeur de s'arrêter.

Ce dernier descendit de son siège et parut déconcerté. Il fit deux ou trois pas, regarda ses pieds, sourit d'un air absent. Il caressa l'échine du premier cheval, lui susurra à l'oreille des mots de gratitude, auxquels l'animal répondit en s'ébrouant. Hans aida à dénouer les cordes qui tenaient la bâche, à retirer la toile mouillée, à descendre sa valise ainsi qu'une grande malle munie de poignées. Qu'est-ce que vous transportez là-dedans ? Un mort ? se plaignit le cocher en laissant tomber son faix et en se frottant les mains. Pas un mort, non, sourit Hans, plusieurs. Le cocher s'esclaffa brusquement, puis une rafale d'effroi traversa son visage. Vous allez passer la nuit ici, vous aussi ? s'informa Hans. Non, je poursuis jusqu'à Wittenberg, j'y connais un excellent gîte et je dois y embarquer une famille qui se rend à Leipzig. Regardant du coin de l'œil l'enseigne qui grinçait, il ajouta : Vous êtes sûr que vous ne voulez pas pousser un peu plus loin ? Merci, dit Hans. Ici, ça ira, j'ai besoin de me reposer. Comme vous voudrez, monsieur, comme vous voudrez, dit le cocher avant de se racler plusieurs fois la

gorge. Hans paya sa course, refusa les pièces qu'il lui rendait et prit congé. Il entendit claquer le fouet et grincer le bois, puis le martèlement des sabots qui s'éloignaient.

Resté seul avec ses bagages devant l'auberge, il sentit des picotements dans le dos, des crispations dans les muscles, un bourdonnement dans les tempes. Il avait encore la sensation des secousses, des lumières tremblotantes, des pierres qui bougeaient. Hans se frotta les yeux. La buée sur les vitres empêchait de discerner l'intérieur de l'auberge. Il frappa à la porte encore décorée d'une couronne de Noël. Personne ne venant lui ouvrir, il actionna la poignée glacée, força un peu pour que la porte cède et déboucha sur un couloir éclairé par des lampes à huile suspendues à un crochet. Il éprouva les bienfaits de la chaleur. Au fond du couloir, on entendait un concert de crépitements. Hans traîna péniblement sa valise et sa malle à l'intérieur. Il s'arrêta sous une lampe dans l'espoir de se réchauffer et sursauta en voyant M. Zeit le regarder derrière le comptoir de la réception. J'allais vous ouvrir, dit l'aubergiste qui se mouvait avec une lenteur extrême, comme piégé entre le comptoir et le mur. Il avait un ventre en forme de tambour et dégageait une odeur de tissu moisi. D'où venez-vous? demanda-t-il. Pour l'heure, je viens de Berlin, mais en réalité cela n'a aucune importance. Cela en a une pour moi, monsieur, l'interrompt M. Zeit sans se douter que Hans parlait d'autre chose. Et combien de nuits comptez-vous rester? Une seule, en principe, dit Hans, mais ce n'est pas certain. Dès que vous le saurez, prévenez-moi, je vous prie. J'ai besoin de connaître la disponibilité de mes chambres.

M. Zeit se mit en quête d'un chandelier. Hans le suivit dans un couloir qui menait à un escalier. Il observait la silhouette ventrue du bonhomme gravir chaque marche, craignant qu'elle ne s'affale sur lui. Partout dans l'auberge

cela sentait l'huile brûlée, le soufre des mèches, le savon et la sueur mêlés. Ils passèrent le premier étage, poursuivirent leur ascension. Hans observa avec étonnement que les chambres semblaient inoccupées. Au deuxième étage, l'aubergiste s'arrêta devant une porte marquée à la craie du chiffre sept. Reprenant son souffle, il expliqua avec fierté : la sept est la meilleure. Il sortit de sa poche un anneau éreinté et chargé de clés. Après plusieurs tentatives ponctuées de jurons dans sa barbe, il réussit à ouvrir et ils pénétrèrent dans la pièce.

Chandelier à la main, l'aubergiste traça un sillon dans l'obscurité jusqu'à la fenêtre. Lorsqu'il ouvrit les volets, la fenêtre émit un accord de bois et de poussière. La lumière de la rue était si chétive que, plus qu'éclairer, elle se disséminait dans la pénombre comme un gaz. Le matin, il y a pas mal de soleil, expliqua M. Zeit, c'est orienté plein est. Hans plissa les paupières. Il distingua une table, deux chaises. Un lit, des couvertures en laine pliées dessus. Une baignoire en étain, un pot de chambre ébréché, un lave-mains sur un trépied, un broc. Une cheminée en brique et pierre, pourvue d'un petit rebord sur lequel il semblait impossible de poser quelque objet que ce fût (seules la trois et la sept possèdent une cheminée, précisa M. Zeit), quelques ustensiles sur le côté : un tisonnier, une pelle, des pinces noircies, une balayette à moitié dégarnie. Dans le foyer reposaient deux bûches calcinées. Sur le mur opposé à la porte, entre la table et la baignoire, l'attention de Hans fut happée par un petit cadre qui lui parut abriter une aquarelle, bien qu'il ne réussît pas à en distinguer le motif. Encore un détail, conclut M. Zeit d'un ton solennel en approchant le chandelier de la table et en glissant sa main sur celle-ci : c'est du chêne. Hans caressa le bois avec délectation. Il observa les chandeliers pourvus de bougies en suie, la lanterne rouillée. Je la prends, dit Hans. Aussitôt M. Zeit le débarrassa de sa

redingote pour l'accrocher à un des clous qui dépassaient près de la porte : la patère.

Ma grande! cria l'aubergiste comme si le jour s'était soudain levé. Ma grande, viens là! Nous avons un hôte! Aussitôt on entendit des pas dans l'escalier. Une femme corpulente s'encadra dans la porte, vêtue d'une jupe en coton et d'un tablier garni d'une énorme poche au milieu de la poitrine. À l'inverse de son mari, Mme Zeit avait des mouvements brusques et efficaces. En un clin d'œil, elle disposa sur le lit des draps un peu moins jaunis que les précédents, donna un rapide coup de balai, descendit remplir le broc. Dès qu'elle l'eut ramené, Hans but abondamment, presque sans respirer. Tu montes la valise? suggéra M. Zeit. Elle poussa un soupir. Son mari décida que ce soupir était un acquiescement, salua Hans d'un hochement de tête et disparut dans l'escalier.

Couché sur le dos, Hans tâta les draps rugueux du bout des pieds. Lorsqu'il ferma les paupières, il lui sembla entendre des grattements sous le plancher. Tandis que la torpeur l'enveloppait et que plus rien ne lui importait, il se dit : Demain, je remballer mes affaires et je vais ailleurs. S'il avait hissé une bougie vers les poutres du plafond, il y aurait découvert de grandes toiles d'araignée. Entre celles-ci, une petite bête contempla le sommeil de Hans fil après fil.

Il se leva tard, un creux à l'estomac. Un soleil doux caracolait sur la table, se répandait sur les chaises comme du sirop. Hans se débarbouilla au lave-mains, ouvrit sa valise, s'habilla. Ensuite il alla examiner le petit tableau et constata qu'il s'agissait bien d'une aquarelle. Le cadre lui en parut démesuré. Il le décrocha pour le voir de plus près, le retourna et découvrit un miroir. Il le remit en place en le laissant retourné. Il vida dans le lave-mains l'eau restante,

cassa un morceau de savon, prit son blaireau, son rasoir, ses essences et se rasa en sifflotant.

Tandis qu'il descendait l'escalier, il croisa M. Zeit, un cahier à la main, qui montait les marches une à une comme s'il les comptait. M. Zeit lui demanda de lui payer la nuitée avant d'aller prendre son petit déjeuner. C'est l'usage de la maison, expliqua-t-il. Hans retourna dans sa chambre et en revint avec l'appoint augmenté d'une pièce de un grosz qu'il tendit à l'aubergiste avec un sourire narquois. Une fois au rez-de-chaussée, il fouina à travers l'auberge. Au fond du couloir, il aperçut une grande salle à manger avec une cheminée allumée où mijotait une marmite. Devant le foyer gisait un canapé qui, comme Hans put le vérifier, s'affaissait quand on s'y asseyait. À l'autre extrémité du couloir, près d'un petit sapin de Noël décoré avec un goût exquis qui lui parut détonner avec les propriétaires, se dressait une porte différente des autres qui, supposa-t-il, devait ouvrir sur le logement des Zeit. Il découvrit une arrière-cour avec un puits et des latrines, profita d'une de celles-ci et en ressortit réconforté. Il fut alors attiré par une rafale d'arômes, s'approcha de leur source d'un pas vif et trouva Mme Zeit en train de couper des blettes dans la cuisine. Jambons, saucisses, boudins, lards pendaient tels des gardiens inertes. De l'eau bouillait dans une casserole. Les alignements de poêles, louches, chaudrons et marmites fragmentaient la lumière matinale en rayons. Vous arrivez tard, asseyez-vous, lui ordonna Mme Zeit sans quitter des yeux son couteau. Hans obéit. Normalement, nous servons le petit déjeuner dans la salle à manger, reprit-elle, mais vu l'heure, il vaudrait mieux que vous le preniez ici, je ne peux pas délaissier mes fourneaux. Des légumes, de la viande dégoulinante, des pelures de patates en spirale s'étaient étalées sur le plan de travail. Un robinet carillonnait sur un empilement de vaisselle. En dessous s'entassaient des cabas remplis de bois, de charbon,

de poussier. Au fond, au milieu des gargoulettes et des cruches, s'amassaient des sacs de légumes secs, de riz, de farine, de semoule. Mme Zeit s'essuya les mains sur son tablier. D'un coup sec elle ouvrit un morceau de pain, le tartina de gelée, posa une tasse devant Hans, l'emplit de lait de brebis puis y versa un jet de café qui déborda. Vous prendrez des œufs ? lança-t-elle.

Comparée à la désolation de la nuit passée, Hans fut surpris par l'activité qui animait Wandenburg, le va-et-vient dans les rues. Même si l'on devinait une certaine retenue derrière le brouhaha, Hans se rendit à l'évidence : la ville était habitée. Alors qu'il marchait sans but, il crut à plusieurs reprises s'être égaré dans les ruelles pentues, revenant plusieurs fois à son point de départ. Il nota, au cours de sa promenade, que les cochers évitaient de freiner pour ménager la bouche des chevaux, ne laissant aux passants qu'un court instant pour se pousser sur le côté. Il remarqua aussi que les voilages glissaient dans un sens puis dans l'autre. Hans avait tenté de sourire poliment en direction de certaines de ces fenêtres, mais les ombres s'étaient aussitôt retirées. Une neige aérienne menaça de blanchir l'air avant d'être engloutie par le brouillard. Les pigeons qui survolaient Hans inclinaient la tête pour le regarder. Étourdi par toutes ces ruelles torses, les pieds endoloris à force de battre le pavé, Hans s'arrêta sur la place du Marché pour se reposer.

C'était le point où confluaient toutes les rues de Wandenburg, le centre de sa carte. À une des extrémités de la place se dressait l'hôtel de ville avec sa toiture rouge, sa façade effilée. À l'autre bout, la Tour du Vent. Si on l'observait depuis la chaussée, on remarquait en premier son horloge carrée qui déversait l'heure sur la place. Contemplée d'en

haut, on était surtout frappé par la girouette qui tremblait, grinçait, divaguait.

Sur la place, des marchands de victuailles et des paysans venus des campagnes environnantes avec leurs charrettes remplies de produits côtoyaient des journaliers proposant leurs services. Pour une raison que Hans ne put déceler, les commerçants vantaient leurs denrées à voix basse et les affaires se concluaient presque dans le creux de l'oreille. Hans acheta des fruits sur un étal. Il flâna un moment, s'amusa à compter les voilages qui frémissaient sur son passage. Lorsqu'il leva les yeux vers l'horloge de la Tour du Vent, il s'aperçut qu'il venait de rater la diligence de l'après-midi. Résigné, il décrivit trois ou quatre spirales, puis se retrouva dans la rue du Vieux-Chaudron. La nuit était tombée comme une chape.

Alors qu'il parcourait les rues de Wandenbourg au crépuscule, entre des arches tapissées de moisi et des réverbères sporadiques, Hans retrouva les sensations qui l'avaient assailli à son arrivée. Il eut la confirmation que brusquement les riverains se retiraient, pour ne pas dire qu'ils partaient se réfugier chez eux, terrorisés. Les gens cédaient la place à des chats et des chiens qui campaient à leur aise, se chamaillaient, chipotaient les restes de nourriture qui traînaient par terre. Juste avant de s'engouffrer dans l'auberge, tandis qu'il remarquait la disparition de la couronne de Noël, Hans entendit psalmodier un veilleur qui tournait au coin de la rue, la tête encapuchonnée, tenant une pâle lanterne au bout d'une perche :

*Dépêchons, bonnes gens !
Les cloches de l'église ont sonné six heures,
Regagnez vos foyers, surveillez votre feu.
Loué soit le Seigneur !*

M. Zeit accueillit Hans d'un drôle d'air, comme s'il s'était attendu à ce que son hôte s'éclipsât sans crier gare. Dans l'auberge, tout semblait calme, bien qu'en passant près de la cuisine Hans vît six assiettes sales empilées sur le plan de travail et en déduisît qu'il y avait quatre autres pensionnaires. Son calcul n'était pas exact : tandis qu'il se dirigeait vers l'escalier, une mince silhouette franchit le seuil de l'appartement des Zeit, chargée d'un sapin de Noël et d'une boîte de bougies. Je vous présente Lisa, ma fille, anticipa Mme Zeit en filant dans le couloir. M. Zeit, coincé entre le comptoir et le mur, perçut le silence qui s'ensuivit et cria : Lisa, dis bonjour au monsieur ! Lisa jeta sur Hans un regard malicieux, haussa délicatement les épaules et entra dans la maison sans piper mot.

Les Zeit avaient eu sept enfants. Trois étaient mariés, deux avaient été emportés par la rougeole. Les deux autres vivaient encore avec eux : Lisa, l'aînée, et Thomas, un enfant sautillant qui ne tarda pas à faire irruption dans la pièce tandis que Hans mangeait des biscuits et des tartines beurrées. T'es qui, toi ? demanda Thomas. Je m'appelle Hans, dit Hans, et Thomas répondit : Alors je ne sais pas qui tu es. Sur ce, il lui chipa un biscuit, effectua une pirouette et disparut dans le couloir.

Lorsqu'il entendit les pas de Hans monter l'escalier, l'aubergiste fit un effort pour libérer sa panse et alla lui demander s'il comptait partir le lendemain. Hans avait décidé de s'en aller, mais l'insistance de M. Zeit lui donna l'impression d'être chassé et, par pur esprit de contradiction, il répondit qu'il n'en savait rien. La nouvelle parut réjouir extraordinairement l'aubergiste, qui eut même l'amabilité de lui demander s'il avait besoin de quelque chose dans sa chambre. Hans lui dit non et le remercia. Voyant que M. Zeit ne bougeait pas, il ajouta d'un ton amical que,

hormis la place du Marché, les rues de Wandenbourg lui semblaient un peu sombres, puis évoqua l'éclairage public de Londres et de Berlin. Nous n'avons pas besoin de tant de lumière, ici, trancha M. Zeit en remontant son pantalon, nous avons une bonne vue et de prudentes habitudes. Nous sortons le jour, dormons la nuit. Nous nous couchons tôt, nous levons à l'aube. Pourquoi voudrions-nous du gaz ?

Couché sur le dos, bâillant à la fois de fatigue et de perplexité, Hans se fit une sage promesse : demain, je remballerai mes affaires et je quitte les lieux. La nuit aboyait et miaulait.

Au sommet de la Tour du Vent, perçant le brouillard, la girouette semblait sur le point de se désaxer.

Après une nouvelle promenade dans les rues verglacées, Hans eut l'impression absurde que le plan de la ville avait bougé pendant le sommeil de ses habitants. Comment se pouvait-il, sinon, qu'il s'égare ainsi ? Il ne se l'expliquait pas : la taverne où il avait déjeuné surgissait à l'angle opposé à celui où il la situait dans sa mémoire, la forge censée apparaître lorsque l'on tournait à droite le faisait sursauter en se matérialisant à sa gauche, telle rue en pente qui devait assurément descendre devenait soudain en montée, un paysage qu'il se rappelait avoir traversé et qui en principe débouchait sur une avenue donnait sur un mur aveugle. Blessé dans son orgueil de voyageur, après avoir négocié avec un cocher une place dans la prochaine diligence pour Dessau, Hans s'efforça encore de se repérer dans le dédale de ruelles. Il faisait mouche deux ou trois fois et n'avait pas plus tôt chanté victoire qu'il se décourageait en constatant qu'il s'était encore perdu. Le seul endroit qui semblait invariablement accessible était la place du Marché, où il retournait sans cesse pour s'orienter. Hans s'y trouvait

de nouveau, à tuer le temps jusqu'au départ du coche en tentant de retenir les points cardinaux, transformé en cadran solaire qui projetait une lance d'ombre sur le pavé, lorsqu'il vit approcher le joueur d'orgue de Barbarie.

Il avait une barbe blanche et se déplaçait d'un pas à la fois léger et laborieux en une sorte de danse consistant à traîner les pieds. Il tirait une charrette, laissant un sillage sur la neige qui commençait à s'amonceler. Un chien noir l'accompagnait qui, doué d'un instinct rythmique, gardait toujours la même distance, respectant les pauses, les chancelléments, les syncopes de son maître. Le vieil homme était couvert, si l'on peut dire, d'un paletot brun et d'une cape translucide. Il s'arrêta sur un côté de la place, disposa ses affaires avec grand soin, comme s'il répétait des gestes qu'il exécuterait plus tard. Lorsqu'il eut fini de s'installer, il brandit le parapluie démantibulé suspendu à la poignée de sa charrette et l'ouvrit précautionneusement au-dessus de l'orgue pour l'abriter de la neige. Ce dernier geste émut Hans, qui attendit que l'homme commence à jouer.

Mais il n'était nullement pressé, à moins qu'il ne se délectât de la lenteur. Sous sa barbe s'insinuait un sourire de complicité avec son chien, qui le regardait en dressant ses oreilles triangulaires. L'orgue était de taille modeste : posé sur la charrette, il arrivait tout juste à la ceinture du vieil homme. Cela devait obliger celui-ci à plier son dos déjà voûté. La charrette était peinte en vert et orange. Le bois des roues avait jadis été rouge. Cerclées d'un anneau qui les renforçait tant bien que mal, leur forme n'était pas ronde mais accidentée, cabossée comme le temps qu'elles avaient passé à rouler. La façade de l'instrument, décoré avec un soin d'écolier, représentait une rivière bordée d'arbres.

Lorsqu'il commença à jouer, une limite fut frôlée quelque part. Hans ne connaissait guère la nostalgie : il préférerait penser au voyage suivant. Mais en entendant le son de

l'orgue, sa mémoire métallique, il lui sembla que quelqu'un, un être qui le précédait, s'ébranlait en lui. Fredonnant la mélodie comme on lit un papier au vent, Hans vécut une expérience inusuelle: il se sentit sentir, se contempla en train de s'émouvoir. Son oreille était attentive car l'orgue résonnait, l'orgue résonnait parce que son oreille était attentive. Hans eut l'impression que le vieil homme, plus qu'il ne jouait de la musique, la retrouvait. Quand d'une main aérienne il tournait la manivelle, ses doigts transis, la queue du chien, la place, la girouette, la lumière de midi virevoltaient sans trêve; dès que la mélodie s'arrêtait, la main métronomique du joueur d'orgue ne marquait pas une pause ni même un silence, elle produisait comme une déchirure sur une étoffe, se remettait en route et la musique reprenait, tout continuait de tourner et le froid cessait.

Revenu dans ses bottes, Hans s'étonna de constater que personne ne semblait écouter la musique. Les passants ne regardaient pas le vieillard, habitués à sa présence ou trop pressés. Un enfant finit par s'arrêter. Le vieil homme le salua d'un sourire auquel le gamin répondit timidement. Deux chaussures énormes se posèrent derrière ses lacets défaits et une voix se baissa pour dire: Ne regarde pas le monsieur, ne vois-tu pas comment il est accoutré? Ne le dérange pas, allez, allez! Devant le vieillard luisait une assiette où un passant de-ci, de-là jetait une petite pièce en cuivre. Hans remarqua que même ceux qui avaient cette délicatesse n'accordaient pas une minute à la mélodie, ils s'en acquittaient comme on distribue l'aumône. Pour autant, le joueur d'orgue ne perdait pas sa concentration ni sa main, la cadence.

Au début, Hans se borna à contempler le vieux. Ensuite, comme s'il émergeait d'un rêve, il prit conscience qu'il était lui aussi partie prenante de la scène. Il s'approcha en catimini puis, s'efforçant de lui signifier son intérêt,

se baissa pour déposer une récompense qui doubla la somme déjà collectée. Pour la première fois depuis son arrivée, le musicien leva les yeux. Il lui adressa un regard franc, empreint de joie sereine, et continua de jouer sans se troubler. Hans se plut à penser que si le vieux n'avait pas arrêté d'actionner sa manivelle, c'était parce qu'il savait que quelqu'un prenait plaisir à écouter. Avec un sens pratique plus marqué, le chien du vieil homme, lui, sembla trouver opportun d'user d'un certain protocole : il plissa les yeux comme si le soleil s'était levé, ouvrit démesurément la gueule et déploya sa longue langue rose.

Quand le joueur d'orgue s'accorda une pause, Hans décida de lui adresser la parole. Ils discutèrent un bon moment, debout sur la place, se laissant tremper par la neige. Ils parlèrent du froid, de la couleur des arbres de Wandenburg, des différences entre la mazurka et la cracovienne. Hans était captivé par les manières soignées du musicien, et celui-ci appréciait la voix au timbre profond de Hans. Après avoir consulté l'horloge de la Tour du Vent et calculé qu'il lui restait une heure avant de retourner à l'auberge pour récupérer ses bagages et attendre le coche, Hans invita le vieil homme à boire un verre dans une des tavernes de la place. Celui-ci accepta d'une inclination de tête et dit : Dans ce cas, je vais devoir faire les présentations. Il s'enquit du prénom de Hans et dit : Franz, je te présente M. Hans. Monsieur Hans, je vous présente Franz, mon chien.

Hans eut l'impression que le tourneur de manivelle le suivait comme s'il avait attendu sa venue. Le vieil homme s'arrêta en chemin pour saluer des mendiants. Il échangea avec eux quelques phrases qui dénotaient une certaine familiarité et, avant de prendre congé, leur donna la moitié du contenu de son assiette, reprenant la marche sans plus de cérémonie. Vous faites toujours ça ? s'informa Hans en désignant les mendiants. Quoi ? demanda le vieil homme.

Pour les pièces? Non, non, je ne pourrais pas me le permettre, aujourd'hui je leur ai offert ce que vous m'aviez donné pour vous montrer que ce n'est pas par intérêt, mais parce que vous m'êtes sympathique, que j'accepte votre invitation.

Quand ils furent arrivés devant la porte de la taverne *Centrale*, le vieillard ordonna à Franz de rester dehors. Ils entrèrent dans l'établissement en escortant l'instrument, Hans devant et le joueur d'orgue derrière. La taverne était bondée. La somme des poêles, des fours et du tabac produisait un tissu de chaleur qui piégeait les voix, les souffles, les odeurs. Les volutes dégagées par les fumeurs formaient les côtes d'un animal qui dévorait les clients. Hans fit la grimace. Ils parvinrent à grand-peine à atteindre un petit coin au comptoir, attentifs à ce que l'orgue ne souffre aucun dommage. Le vieil homme affichait un sourire distrait. Plus mal à l'aise que lui, Hans ressemblait à un prince au milieu d'un carnaval, en train d'espionner. Ils commandèrent de la bière de blé, trinquèrent au coude à coude, reprirent leur conversation. Hans fit noter au joueur d'orgue qu'il ne l'avait pas vu la veille. Le vieil homme lui expliqua qu'en hiver, il ne se rendait sur la place du Marché que le matin, car il faisait trop froid l'après-midi. Hans remarqua qu'il n'y avait pas eu d'entrée en matière, qu'ils discutaient ensemble comme si tout ce qu'ils ne s'étaient pas raconté avait déjà été dit. Ils commandèrent deux autres bières et encore deux un peu plus tard. C'est un régal, dit le vieux, la barbe ourlée de mousse. Vues à travers sa chope, les lèvres de Hans s'infléchirent.

Un cocher est venu pour vous, lui annonça M. Zeit, il vous a attendu quelques minutes, puis il est reparti en maugréant. Pensif, comme contraint de tirer cette âpre conclusion, il s'exclama : Nous sommes déjà mardi ! Pour ne pas le contrarier, Hans répondit : Mardi, exactement.

M. Zeit sembla satisfait et lui demanda s'il allait rester encore quelques nuits. Hans hésita, cette fois pour de bon, et dit : Je ne pense pas, je dois me rendre à Dessau. Et comme il était rentré de bonne humeur, il ajouta : Mais sait-on jamais.

Enfoncée dans le canapé du salon, écarlate devant le feu, Mme Zeit ravaudait des chaussettes d'une taille démesurée : Hans se demanda si elles étaient à elle ou à son mari. Le voyant entrer, elle se leva. Elle lui annonça que son dîner était servi et le pria de ne pas faire de bruit car les enfants venaient de se coucher. Aussitôt, Thomas la contredit, qui surgit en courant, une poignée de petits soldats de plomb à la main. Lorsqu'il tomba nez à nez avec sa mère, il s'arrêta net, laissant en l'air son petit pied pâle et tremblant. Tout aussi vivement, il s'éclipsa dans la direction contraire. On entendit claquer une porte dans le logement des Zeit. Une voix aiguë d'adolescente hurla le prénom de Thomas assorti de quelques protestations inaudibles. Petit démon, murmura l'aubergiste sans desserrer les dents.

Dans son lit, bouche bée comme s'il voulait gober une goutte tombée du plafond, Hans s'entendit penser : Oui, bien sûr, demain, au plus tard après-demain, je rassemble mes affaires et je pars. Tandis qu'il perdait conscience, il lui sembla entendre des pas légers se déplacer dans le couloir et s'arrêter devant sa porte. Il crut même percevoir une respiration un brin haletante. Il n'en était pas certain. Il s'agissait peut-être de son propre souffle, de plus en plus profond, son propre souffle, son propre, son pro... son...

Hans s'était rendu sur la place du Marché et y avait retrouvé le joueur d'orgue de Barbarie, au même endroit, dans la même position. Le voyant arriver, le vieux avait adressé un signe au chien Franz, qui s'était avancé pour

l'accueillir en faisant osciller sa queue tel un métronome. Ils avaient déjeuné ensemble d'une soupe tiède, de fromage de brebis sec, de tartines de pâté de foie, de quelques bières. Le joueur d'orgue avait terminé sa journée et ils marchaient à présent côte à côte le long de la rivière, en direction de la Porte Haute, à la lisière de la ville de Wandenbourg et de la campagne. Après avoir protesté parce que Hans avait tenu à payer le déjeuner, le vieil homme avait insisté pour l'inviter à prendre une collation chez lui.

Ils marchaient en cadence, s'attendant mutuellement lorsque le joueur d'orgue arrêta de pousser sa charrette pour reprendre son souffle, que Hans s'attardait à explorer une rue ou que Franz faisait une halte ici et là pour uriner. Puisque nous parlons de choses et d'autres, demanda Hans, quel est votre nom? Tu sais, dit le vieil homme en passant au tutoiement, c'est un vilain nom, et comme je ne le dis quasiment jamais, je l'ai presque oublié. Appelle-moi Joueur d'orgue, tout simplement, c'est le meilleur nom que l'on puisse me donner. Et toi, comment t'appelles-tu? (Hans, dit Hans), ça, je le savais déjà, mais quel est ton nom? (Hans, re-dit Hans en riant), enfin bon, ça n'a pas d'importance, n'est-ce pas? Eh, Franz! Tu serais gentil de ne pas pisser sur chaque caillou, aujourd'hui nous avons un invité, un peu de tenue, voyons, la nuit va tomber et nous ne sommes pas encore arrivés, voilà, ça, c'est un bon chien.

Ils franchirent la Porte Haute. Ils passèrent sur un chemin de terre plus étroit et la campagne s'ouvrit devant eux, lisse et blanche. Hans vit pour la première fois l'immensité de la prairie qui dessinait un U au sud-est de Wandenbourg. Il aperçut au loin les clôtures des terres cultivées, les pâturages transis, les champs de blé semés dans leur attente gelée. Au bout du chemin, il distingua un pont en bois, le ruban de la rivière et, au-delà, une forêt de conifères surmonté de

collines rocailleuses. C'est alors que Hans, étonné de ne pas voir de maisons alentour, se demanda où on le conduisait. Devinant sa pensée et augmentant sa confusion, le joueur d'orgue lâcha la charrette un instant, le prit par le bras et dit : On arrive.

Hans calcula qu'ils avaient parcouru plus d'une demilieu depuis la place du Marché. S'il avait pu gravir les promontoires rocheux qu'il apercevait derrière les pins, il aurait embrassé du regard l'étendue de la ville et de la campagne environnante. Il aurait avisé la route principale qui longeait l'extrémité est de la ville, par où il était arrivé la première nuit et sur laquelle roulaient à présent plusieurs diligences en direction de Berlin, vers le nord, ou de Leipzig, vers le sud. De l'autre côté, à l'ouest des champs, les ailes des moulins brassaient l'air autour de la fabrique de textile dont la cheminée de briques empoisonnait le ciel. Minuscules points éparpillés à l'intérieur des parcelles clôturées, des paysans se livraient aux premiers travaux de labourage, égratignant la terre lentement. Au milieu de tout cela, témoin discret, serpentait le Nulte. C'était une rivière anémique, au débit insuffisant pour être navigable. Ses eaux paraissaient vieilles, résignées. Bordé de deux rangées de peupliers, il sillonnait la vallée comme en appelant à l'aide. Vu du sommet des collines, on eût dit une boucle pliée par le vent. Moins une rivière que le souvenir d'une rivière. La rivière de Wandenburg.

Ils traversèrent le petit pont en bois qui enjambait le Nulte. Seuls le bois et les collines semblaient se déployer devant eux. Hans n'osait poser aucune question, en partie par politesse, en partie parce que, où qu'ils allaient, il était content de découvrir les environs de la ville. Ils traversèrent le bois de pins quasiment en ligne droite. Le vent bourdonnait entre les branches, le joueur d'orgue y répondait en sifflotant et Franz répliquait à son tour en aboyant. Au pied

des premiers rochers, Hans se dit qu'ils n'auraient peut-être d'autre choix que de les franchir.

À sa surprise, c'est ce qu'ils firent.

Le vieil homme s'arrêta devant l'entrée d'une grotte et commença à décharger sa charrette. Franz s'y engouffra au pas de course et en ressortit en tenant un hareng dans la gueule. Hans, pour commencer, trouva cela saugrenu. Puis, tout bien considéré, il se dit que c'était fabuleux. Il y avait fort longtemps qu'on ne l'avait pas étonné comme ce vieillard qui lui souriait de nouveau. Après vous, dit-il, tendant le bras en signe de bienvenue. Hans exécuta une révérence théâtrale, puis il recula de quelques pas pour mieux apprécier les abords de la grotte. Après un examen attentif et si l'on oubliait qu'elle ne ressemblait ni de près ni de loin à une maison, la grotte ne pouvait être mieux située. Entourée de pins suffisamment serrés pour arrêter les courants d'air ou les pluies sans pour autant barrer l'accès, elle se trouvait non loin d'un coude du Nulte, de sorte que l'approvisionnement en eau était garanti. Contrairement à d'autres sites au pied de la colline, dépourvus de verdure et boueux, une herbe touffue tapissait son entrée. Comme pour corroborer les conclusions de Hans, le vieil homme déclara : De toutes les grottes et cavernes de la colline, celle-ci est la plus accueillante. Lorsqu'il se baissa pour entrer, Hans constata que, malgré l'humidité, il régnait une température plus agréable qu'il ne l'avait imaginé. À l'aide d'un amadou, le vieil homme alluma quelques grosses bougies de suie, puis il fit visiter à Hans chaque recoin de son antre comme s'il s'était agi d'un palais. C'est un grand avantage d'avoir une maison dépourvue de portes, commença-t-il, Franz et moi pouvons ainsi admirer la vue sans sortir de notre lit. Tu peux voir que les murs ne sont pas très lisses, mais ces saillies constituent un décor varié et créent d'intéressants jeux de lumière, oh, ces lumières ! (le vieil homme

éleva la voix en virevoltant avec une agilité surprenante : la bougie qu'il tenait à la main dessina un cercle ténu sur les parois, faillit s'éteindre, demeura allumée), sans compter que, comment dire ? elles offrent un grand nombre de niches pour jouir d'une certaine intimité ou dormir à l'abri. Pour ce qui est de l'intimité (susurra le joueur d'orgue en esquissant un clin d'œil), je t'en parle car Franz est un peu indiscret, il veut toujours savoir ce que je fais, c'est à croire qu'il se prend parfois pour le maître des lieux. Enfin ! Je n'ai rien dit ! Poursuivons. Par ici nous arrivons au fond de la grotte qui, comme tu peux l'observer, est très simple, mais goûte ce calme, ce silence, on n'entend que le bruissement des feuilles. Ah, et à propos d'acoustique, je peux te dire que l'écho est impressionnant, quand tu joues de l'orgue de Barbarie là-dedans, tu as l'impression d'avoir bu une bouteille de vin d'un trait.

Hans l'écoutait, fasciné. Bien que gêné par l'humidité, la pénombre et la saleté ambiantes, il se dit que passer la soirée, et même la nuit, là serait une expérience formidable. Le vieux alluma un feu avec des branches de genêt, des restes de fourrage, du papier journal. Franz était descendu à la rivière pour se désaltérer et il en revint transi de froid, le pelage hérissé et les salissures de ses pattes un peu atténuées. Quand il vit le feu, il s'y précipita et faillit se brûler la queue. Hans éclata de rire. Le vieil homme lui tendit une bonbonne de vin remisee dans un coin. Alors seulement, à la lueur du bivouac, Hans put apprécier la grotte dans toute sa hauteur et en observer le curieux mobilier. Près de l'entrée, quelques vêtements étaient suspendus sur une corde tendue de part et en part. En dessous, la pointe d'un parapluie s'enfonçait dans le sol à côté de deux paires de chaussures bourrées de papier journal, dont l'une quasiment disloquée. Rangés par taille, récipients en céramique, assiettes, bouteilles vides coiffées d'un bouchon, pichets

en laiton s'alignaient contre le mur. Dans un coin, sur une pailleuse, gisait un fouillis de draps et de nattes en laine crasseuse. Tout autour, comme dans un boudoir dévasté, le sol était jonché de pots, ciseaux, petites boîtes en bois, morceaux de savon. Un tas de journaux reposait sur une pierre saillante. Au fond s'empilaient des boîtes à chaussures remplies de pointes, de vis et d'un bon nombre de pièces de rechange, ustensiles et outils pour l'entretien de l'orgue de Barbarie. Au milieu, impeccable, merveilleusement incongru, luisait un tapis où poser l'instrument. Et pas le moindre livre à la ronde.

La température était désormais compartimentée. Dans un rayon de cinquante centimètres autour du feu, elle avait augmenté, l'air caressait la peau. Un centimètre plus loin, l'atmosphère devenait glaciale et figeait les objets. Franz semblait endormi ou absorbé dans son effort pour se réchauffer. Hans se frotta les mains, souffla dessus. Il enfonça son béret sur son crâne, fit un tour de plus à son foulard, releva le col de sa redingote. Il regarda le paletot fin et râpé du joueur d'orgue, ses coutures relâchées, ses boutons usés. Dites, vous n'avez pas froid, avec ce paletot ? s'enquit Hans. Si, il n'est plus ce qu'il était, répondit le vieil homme, mais il me rappelle de bons souvenirs, et cela réchauffe aussi, n'est-ce pas ?

Le feu rétrécissait peu à peu.

Quelques jours après avoir fait la connaissance du joueur d'orgue, Hans pensait toujours quitter Wandenbourg d'un moment à l'autre. Mais, sans vraiment savoir pourquoi, il repoussait sans cesse le départ. Outre sa manière de jouer, une des choses les plus remarquables chez le vieil homme était la relation qu'il entretenait avec son chien. Franz était un hovawart au front large, à la gueule alerte, à la queue

remuante et fournie. Il économisait ses aboiements comme s'il s'agissait de pièces de monnaie. Son maître se laissait guider par lui lorsqu'ils marchaient dans la campagne, il lui parlait et lui sifflait les mélodies de son orgue pour l'endormir. Franz semblait avoir une mémoire auditive hors du commun : si un morceau s'interrompait en plein milieu, il protestait. Le chien et le maître échangeaient par moments des regards d'intelligence, comme s'ils percevaient des sons inaudibles aux autres.

Sans trop de détails, Hans avait expliqué au vieux qu'il était en quelque sorte un voyageur, qu'il cabotait d'un endroit inconnu à un autre pour voir à quoi ils ressemblaient. Qu'il y restait généralement jusqu'à ressentir le besoin d'aller chercher mieux à faire ailleurs. Quelques jours plus tôt, Hans avait proposé au vieil homme de l'accompagner à Dessau. Le joueur d'orgue, qui ne lui posait jamais de questions auxquelles Hans ne semblait pas disposé à répondre, lui avait suggéré de lui tenir compagnie encore une semaine avant de repartir.

Hans se réveillait généralement tard, en tout cas plus tard que les rares pensionnaires qui, à en juger par les reliefs de repas, les bruits de pas dans l'escalier, l'ouverture et la fermeture des portes, logeaient également à l'auberge. Il déjeunait sous la surveillance de Mme Zeit, dont la furieuse dextérité à manier les couteaux de cuisine achevait de le réveiller, ou bien il allait manger un morceau à la taverne *Centrale*. Il lisait un moment, buvait un café, ou plus exactement deux, puis allait retrouver le joueur d'orgue. Il l'écoutait, le regardait actionner la manivelle de son instrument et laissait pendant ce temps tourbillonner sa mémoire. Au rythme du rouleau, il repensait à la foule d'endroits qu'il avait visités, aux voyages qu'il lui restait à faire, à des personnes dont il ne tenait pas toujours à se souvenir. Parfois, lorsque les aiguilles de la Tour du Vent

marquaient l'heure du départ, Hans accompagnait le vieil homme sur le chemin du retour. Ils laissaient derrière eux le centre-ville, longeaient les berges, franchissaient la Porte Haute, parcouraient l'étroit sentier de terre jusqu'au pont, enjambaient les murmures du Nulte, traversaient le bois de pins, atteignaient les collines rocailleuses. D'autres fois, Hans se rendait à la grotte un peu plus tard, le vieil homme l'accueillait avec une bonbonne débouchée et un feu allumé. Ils buvaient du vin, discutaient, écoutaient la rivière. Après les premières nuits, Hans perdit la peur de la campagne et s'habitua à rentrer seul à l'auberge. Franz l'accompagnait un bout de chemin et le laissait dès que l'on apercevait la lueur de la Porte Haute. Les joues chiffonnées, ronflant debout, M. Zeit venait lui ouvrir en maugréant et en le maudissant dans sa barbe. Hans montait se coucher en se demandant combien de temps encore il supporterait ce lit délabré.

Hans dormait depuis quelques heures à peine quand les Zeit se levaient, à l'aube. Le père rassemblait son petit monde, lisait un bref passage de la Bible, puis ils déjeunaient tous les quatre dans leur logis. Après quoi, ils partaient vaquer chacun à ses occupations. M. Zeit se postait derrière le comptoir de la réception, étalait son journal sur le formidable pupitre qu'était son ventre et regardait défilier les heures jusque peu avant midi, il sortait alors régler quelques factures et autres affaires comptables. Sur le chemin du retour, il s'arrêtait boire quelques bières et prendre des nouvelles des voisins, chose qui, selon lui, faisait partie intégrante de son travail. Pendant ce temps, Mme Zeit s'attelait à une longue succession de tâches telles que cuisiner, aller chercher du bois pour le feu, repasser, vérifier les chambres, corvées qui ne prenaient fin qu'avec les derniers ravaudages d'après dîner devant la cheminée. Elle déplissait alors le front, troquait son tablier contre

une tunique légère en flanelle qu'elle s'obstinait à nommer kimono et se promenait à travers la pièce en se déhanchant avec un mélange de tristesse et de grâce révolue.

Thomas partait à l'école, conduit par sa sœur. Non seulement il sautillait à longueur de journée et faisait ses devoirs à moitié, mais il avait une manie qui faisait enrager Lisa : il adorait soulager son ventre en lâchant des gaz. Lisa quittait alors leur chambre partagée et filait chercher leur mère pour qu'elle le gronde. Pendant que Mme Zeit hurlait, furibonde, menaçant de le punir, l'enfant recommençait. Ainsi, de petit pet en rire et de rire en petit pet, il finissait de s'habiller. Il revenait à l'heure du déjeuner, retournait en classe et, deux fois par semaine, assistait au catéchisme. Lisa n'avait jamais fréquenté l'école, même si elle avait toujours été plus appliquée que son frère pour apprendre. Après l'avoir accompagné, Lisa revenait aider à l'auberge, chargée de faire les courses sur la place du Marché ou de laver le linge dans le Nulte, la tâche la plus pénible de l'hiver, quand il fallait se mettre en quête d'un trou d'eau entre les plaques de glace. Lisa était grande pour son âge et plutôt mince – bien que ce fût moins vrai dernièrement, ce dont elle se sentait fière tout en l'appréhendant vaguement. Excepté aux mains, elle avait une peau très douce, recouverte d'un léger duvet. En contraste avec l'éclat de son cou et de ses épaules, ses mains étaient ravagées : jointures rougies, doigts pelés, naissance des poignets brûlée par l'eau glacée. Hans l'avait remarqué un matin où il avait voulu prendre un bain chaud. Lisa allait et venait dans l'escalier pour lui apporter des seaux d'eau bouillante. Tout à coup, il fixa ses mains, qu'elle cacha dans son dos, honteuse. Désolé, Hans essaya de la distraire en lui faisant la conversation. Lisa sembla accepter le stratagème et, pour la première fois depuis l'arrivée de Hans, adressa à celui-ci plus de deux phrases d'affilée. Hans fut surpris par la désinvolture et la sagacité de cette jeune fille qu'il avait

d'abord crue timide. Lorsque la baignoire fut remplie à ras bord, il se retourna pour ouvrir sa valise et eut l'impression que Lisa s'attardait dans sa chambre. Une fois la porte refermée, il se sentit ridicule d'avoir imaginé une chose pareille.

Inquiet de la frugalité du joueur d'orgue, qui ne se nourrissait que de pommes de terre cuites, de harengs marinés, de sardines et d'œufs durs, Hans prit l'habitude d'apporter dans la grotte un peu de viande, un bon fromage de brebis ou quelques saucisses préparées par Mme Zeit. Le vieil homme acceptait ces mets, qu'il donnait à Franz dès que Hans avait tourné les talons. Quand celui-ci découvrit la manigance, le vieil homme lui expliqua que, même s'il lui savait gré de sa générosité, cela faisait des années qu'il s'était promis de vivre de ce que lui rapportait son orgue, dès lors qu'il en avait fait son métier. Hans réussit cependant à le convaincre, arguant qu'il s'agissait simplement de dîner ensemble. Un soir, devant le feu, tandis qu'ils partageaient une assiette de veau lardé accompagnée d'un bol de riz aux légumes, Hans lui demanda s'il ne se sentait pas seul dans sa grotte. Comment veux-tu que je me sente seul, puisque Franz veille constamment sur moi ? répondit le tourneur de manivelle en mâchant. Pas vrai, voyou ? (Franz s'approcha pour lui lécher la main et en profita pour chiper la moitié de la pièce de viande.) Sans compter que mes amis viennent me rendre visite (qui ça ? s'enquit Hans), tu feras bientôt leur connaissance (le vieil homme remplit son verre), ils vont sûrement se présenter ici demain ou après-demain.

En arrivant dans la grotte quelques jours plus tard, Hans y trouva effectivement deux invités : Reichardt et Lamberg. Bien que personne ne connût l'âge de Reichardt, il tombait sous le sens qu'il était au moins deux fois plus âgé que Lamberg. Reichardt survivait comme journalier, proposant ses services occasionnels pour sarcler, labourer, faucher

ou s'adonner à d'autres travaux de saison quelques jours durant. Il vivait à environ vingt minutes de la grotte, entassé avec d'autres journaliers comme lui sur des terres appartenant à l'Église. Reichardt était de ces vieux qui, parce qu'ils conservent un physique relativement juvénile, ont l'air encore plus vieux : un corps fibreux où les vestiges de la jeunesse mettaient encore plus clairement en évidence ce que le temps lui avait ravi. Il souffrait de raideurs aux articulations, sa peau imberbe et ravinée possédait une texture parcheminée par le soleil. Il avait perdu la moitié de ses dents. Reichardt aimait proférer des jurons, il en jouissait davantage que du contenu même de ses remarques au cours d'une conversation. Ce soir-là, en voyant arriver Hans, il l'accueillit par ces mots : Ah, merde, c'est toi le type dont on ne sait pas d'où il sort. Enchanté de faire votre connaissance, répondit Hans. Sans blague ? répliqua Reichardt en éclatant de rire, putain, le joueur d'orgue, Monsieur est encore plus distingué que tu ne nous l'avais décrit !

Près de lui, Lamberg écoutait en silence. À la différence de Reichardt, qui passait souvent par la grotte, Lamberg s'y rendait surtout le samedi soir ou le dimanche, son jour de repos. Il travaillait depuis l'âge de douze ans à l'usine de textile de Wandenbourg. Il habitait dans les logements situés à côté, partageant une chambre dont le loyer était directement défalqué de son salaire. Ses muscles étaient toujours contractés, comme s'il souffrait de crampes. À cause des émanations de l'usine, il avait constamment les yeux injectés. Tout ce qu'il fixait du regard semblait se colorer de rouge, s'enflammer. Lamberg était un homme peu disert. Il n'élevait jamais la voix. Contredisait rarement son interlocuteur, se contentant de clouer sur lui deux pistons rougeâtres qui lui servaient d'yeux.

Franz ne semblait pas entretenir de rapports d'égalité

confiance avec les deux : tandis qu'il se montrait joueur et familier avec Reichardt, le léchait sans cesse et lui réclamait des caresses sur le ventre, il flairait les mollets de Lamberg de loin et avec méfiance, comme s'il ne reconnaissait pas son odeur. Assis devant eux pendant que le vin tournait, Hans observa la manière si différente qu'ils avaient de s'enivrer. Reichardt était un buveur aguerri, il gesticulait abondamment avec son verre à la main tout en le portant rarement à ses lèvres. Il restait vigilant dans l'ivresse, tel un joueur qui guette le moment où ses adversaires seront ivres morts. Dans la soif de Lamberg, il y avait en revanche une impulsivité juvénile. À moins, se disait Hans, que Lamberg ne cherche un étourdissement fulminant, et qu'il ne boive comme si, en même temps que l'alcool, il avalait les mots qu'il ne prononce jamais.

En début de soirée, Hans eût souhaité s'entretenir en tête à tête avec le joueur d'orgue comme à leur habitude. Mais les heures passèrent, Reichardt commença à insulter affectueusement Hans tandis que Lamberg lui tapotait le dos d'une main ramollie. Après avoir adopté une posture altière, en retrait, Hans céda à un relâchement comique. Il leur narra des anecdotes de voyage, certaines invraisemblables mais vraies, d'autres plausibles mais fausses. Ensuite il leur parla de l'auberge, de la manière dont Mme Zeit coupait le poisson, des flatulences de Thomas et de la façon dont Lisa hurlait alors son prénom. Alors que Hans se balançait, tentant d'imiter M. Zeit, Lamberg partit pour la première fois d'un long éclat de rire qui le déconcerta lui-même et qu'il aspira comme un spaghetti.

Traversant les volutes de fumée et l'air chauffé par les poêles, un conseiller municipal vint le saluer. Cela surprit doublement Hans : il n'avait jamais vu ce monsieur et la

nuit commençait à tomber. L'homme s'accouda au bar, lui adressant un sourire aimable entaché d'autre chose. Hans pencha la tête tout en sirotant à petites gorgées sa bière de blé. Mais le conseiller était toujours là, et il n'était pas venu simplement pour le saluer.

Après les politesses d'usage, truffées de *gnädiger Herr*, *estimable visiteur*, *cher ami*, le conseiller le considéra différemment, comme s'il pointait une lunette sur lui, et Hans comprit alors qu'il s'apprêtait à lui révéler la raison de sa venue. Nous sommes ravis de vous avoir parmi nous, Wandenbourg est une ville qui apprécie le tourisme, car vous êtes venu faire du tourisme, n'est-ce pas? (oui, plus ou moins, répondit Hans), et cela, comme je vous le disais, nous fait fort plaisir, vous pourrez apprécier l'hospitalité des Wandenbourgeois (oui, je l'ai constatée, observa Hans), je m'en réjouis, je m'en réjouis, sachez enfin que vous êtes le bienvenu parmi nous. Pardonnez ma curiosité mais, êtes-vous de par ici, de la région? Pensez-vous rester longtemps chez nous? (je suis de passage, résuma Hans, je viens d'ailleurs) ah, oui, je comprends. (D'un claquement de doigts, le conseiller commanda de la bière pour deux. Le serveur s'exécuta au pas de course.) Bien, bien, cher ami, c'est un plaisir de parler avec un homme aussi cultivé que vous, nous aimons accueillir des visiteurs cultivés. Vous allez peut-être me trouver par trop indiscret, en ce cas je vous prierai de m'excuser, je suis simplement attaché à la connaissance, vous savez ce que c'est, cher ami, la curiosité! Une valeur fondamentale! Je vous disais donc, et je vous en demande pardon, qu'en entrant j'ai remarqué votre tenue (ma tenue? feignit de s'étonner Hans), oui, c'est cela, votre tenue et, en l'observant, je me suis dit: ce monsieur qui nous rend visite est un homme raffiné, il n'y a pas à en douter, et cela, croyez-moi, nous savons l'apprécier. Nonobstant, je me suis également dit: sa tenue n'est-elle pas, au fond, quelque

peu osée? (osée? reprit Hans, comprenant que la meilleure manière de répondre à l'interrogatoire était de retourner les questions d'un air intéressé), osée, oui, c'est cela! Je vois que nous nous comprenons, c'est pourquoi, et vous verrez que je suis animé des meilleures intentions du monde, je pensais vous suggérer, dans la mesure du possible, tout en vous laissant, il va s'en dire, entièrement libre de décider, vous suggérer d'éviter de heurter la susceptibilité des autorités (le conseiller sourit de nouveau en désignant sa tenue allemande traditionnelle, que la Restauration voyait d'un mauvais œil), je fais allusion, bien sûr (s'empressa-t-il d'ajouter avant que Hans ne reprenne sa dernière phrase), à l'usage de certains accessoires, en particulier le béret (mon béret? fit Hans, et le conseiller de froncer les sourcils), en effet, votre béret. J'insiste, vous êtes entièrement libre (je comprends, dit Hans, vous êtes bien aimable, ma liberté et moi vous sommes très reconnaissants de votre suggestion), bien, fort bien.

Avant de prendre congé, pour compenser l'effet hostile de sa requête ou pour pouvoir continuer à l'examiner, le conseiller l'invita à une réception organisée le soir même par la municipalité à l'occasion de l'anniversaire d'un notable local. Les plus grandes familles de Wandenbourg seront présentes, précisa-t-il, vous savez, des gens cultivés, des journalistes, des hommes d'affaires. Et aussi des visiteurs illustres, ajouta-t-il, comme subitement illuminé de l'intérieur. Hans songea que le moins suspect et le plus drôle serait d'y assister. Il accepta l'invitation en imitant le ton ronflant du conseiller. Lorsqu'il fut enfin seul, il sortit sur la place du Marché, jeta un œil sur l'horloge de la Tour du Vent. Il calcula qu'il avait à peine le temps de retourner à l'auberge, prendre un bain et se changer.

À sa grande déception, Hans ne remarqua rien d'étrange au cours de la soirée. La réception, très ennuyeuse, se

déroulait avec une placidité affligeante. L'hôtel de ville ressemblait à tous les hôtels de ville : stuc et solennité combinés. Le conseiller était venu le saluer, pompeusement chaleureux, et l'avait présenté au maire Ratztrinker. Votre Excellence, avait-il dit, j'ai le plaisir de vous présenter... Affublé d'un nez pointu et d'une petite moustache luisante, le maire Ratztrinker lui avait tendu la main sans un regard, puis s'était détourné pour accueillir une connaissance. Contemplé du haut des lustres, le salon de réception ressemblait à une piste de danse sur laquelle alternaient les courbes des redingotes, les pèlerines en pointe des manteaux, l'éclat bigarré des cravates, le scintillement discontinu des lampes sur les chaussures lustrées. Hans avait troqué sa redingote fermée jusqu'au cou, son pantalon ajusté, son foulard et son béret contre un frac et un gilet qui, même s'il les détestait, lui seyaient à merveille.

Bavardant avec les uns et les autres, ne discutant vraiment avec personne, Hans finit dans un coin, à attendre le moment opportun pour se retirer avec élégance. Il croisa alors un homme aux moustaches fringantes qui revenait du cabinet d'aisances en tirant sur une pipe en ambre. Lorsque deux inconnus se plaignent de s'ennuyer dans une assemblée, cela signifie qu'ils s'amuse ensemble : Hans et M. Gottlieb en firent l'expérience. Ce dernier se disait épuisé, mais ne cessait d'imbiber sa moustache, oiseau à poils s'abreuvant à une fontaine. Faute d'interlocuteurs plus captivants, Hans accepta de bon gré sa compagnie et se montra plutôt spirituel. M. Gottlieb était le patriarche veuf d'une famille aisée qui, lui confia-t-il, s'était consacrée à l'importation de thé et au commerce de textile, affaires dont à son âge il s'était retiré. Lorsqu'il avait dit à *mon âge*, sa moustache avait frémi, et ce geste lui avait acquis la sympathie de Hans. Le ton badin de leur conversation semblait divertir M. Gottlieb. Après trois verres de vin et

trois boutades, il jugea que Hans était un garçon certes bizarre mais plutôt agréable et, dans un élan d'enthousiasme, l'invita à venir prendre le thé chez lui le lendemain. Hans promit de s'y rendre. Avant de se quitter, leurs verres se frôlèrent. La lumière des lustres ondula, se noya dans le vin.

Quand Hans se retourna, il écrasa le soulier du conseiller. Tout se passe bien, monsieur? lui sourit celui-ci en frottant son pied contre son pantalon tel un échassier.

La maison Gottlieb était située à l'angle de la rue du Cerf, à quelques mètres de la place du Marché. Le porche se divisait en deux portails imposants. Celui de gauche, le plus large, était muni d'un heurtoir de bronze en forme de lion rugissant et conduisait à une galerie voûtée qui abritait les écuries. Le portail de gauche, qui donnait accès à la cour et au perron, était pourvu d'un heurtoir représentant une hirondelle. Hans frappa à celui-là. Il semblait que personne ne descendrait lui ouvrir. Tandis qu'il saisissait l'oiseau par les ailes pour toquer une seconde fois, il entendit des pas précipités qui se rapprochèrent puis ralentirent avant de s'arrêter. Hans cloua ses yeux sur la bouche de Bertold.

La lèvre supérieure du valet de chambre de M. Gottlieb était scindée en deux par une petite cicatrice, de sorte que l'on avait constamment l'impression qu'il s'apprêtait à parler. L'entaille remua et Bertold dit bonjour. Avant, nous avons un cerbère, s'excusa le domestique en tirant sur ses manches, mais... Ils gravirent un escalier en pierre recouvert d'un tapis bordeaux retenu par des barres en laiton. La rampe, surmontée d'une main courante en chêne, se torsadait en formes géométriques. Ils s'arrêtèrent au premier étage, celui des appartements des Gottlieb. S'ils avaient poursuivi leur ascension, Hans aurait pu constater

que l'escalier se transformait, rétrécissait et, se dépouillant de son tapis, les marches devenaient en bois et grinçaient, le faux marbre des murs livrait passage à une couche de peinture à la chaux. Au deuxième étage, se trouvaient des chambres de service, au troisième, sous les combles, dormaient la cuisinière et sa fille.

Ils traversèrent un hall glacé puis un long couloir où l'air soufflait comme sur un pont. Le plafond était si haut que c'est à peine si on l'apercevait. Au bout du couloir, la moustache débordante de M. Gottlieb s'entrouvrit. Entrez, entrez, dit-il, sa pipe fumante aux lèvres, merci, Bertold, ça ira, soyez le bienvenu, par ici, par ici, allons nous asseoir dans le salon.

Arrivé dans la grande salle de réception, Hans s'employa à en déchiffrer l'histoire et ses transformations chaotiques : objets de style impérial, prolifération un tantinet provincial de motifs classiques, chapiteaux et colonnes par trop maniérés, symétries prétentieuses, foisonnement cubique. Quasiment tout le mobilier, que Hans supposa en acajou, était marqueté, ciselé avec une minutie excessive, comme il arrive souvent dans les pays qui se sont escrimés à imiter la France. Ça et là, l'on remarquait en plus des ajouts ornementaux, Louis XVIII pour la plupart, qui tentaient vainement d'escamoter le passage du temps : les meubles les plus récents affichaient une sobriété d'une autre nature, une métamorphose, comme si c'étaient des insectes qui se muaient à un rythme inconcevablement lent en lignes courbes et en bois clairs (de l'orme, diagnostiqua Hans, ou alors du frêne ou du cerisier), comme si les batailles, les traités, le sang nouvellement versé et les nouveaux armistices avaient mis au rancart l'ancien pouvoir de l'acajou, l'assaillant d'incrustations d'amarante et d'ébène, l'écrasant à coups de rosettes, de lyres et de couronnes de moindre envergure, dépourvues de mémoire. Tandis que M. Gottlieb

lui désignait un siège devant une petite table basse, quelques détails Biedermeier de-ci de-là firent subodorer à Hans que le propriétaire des lieux ne traversait pas une période particulièrement faste. On pouvait à peine apprécier le battement d'ailes casanier, lourdement germanique d'un buffet ou d'un guéridon ovale, dénués d'angles triomphants, tout juste en jeune noyer ou en bouleau. Cette maison, conclut Hans, a vainement cherché la paix.

En attendant le thé, ils discutèrent affaires (M. Gottlieb parla, Hans écouta), voyages (Hans parla, M. Gottlieb écouta) et autres sujets aussi plaisants qu'anecdotiques. M. Gottlieb était un hôte expérimenté : il avait le don de mettre à l'aise ses convives sans les négliger une seconde. Lorsqu'il remarqua que Hans lorgnait les baies vitrées, il se leva et l'invita à aller regarder. Les grandes fenêtres donnaient sur un balcon qui courait tout au long de la façade jusqu'à l'angle de la rue du Cerf. Si l'on se penchait vers la gauche, l'on apercevait la moitié de la place du Marché, la silhouette sentinelle de la Tour du Vent. En sens inverse, vu à travers une lucarne de la tour, le balcon de la maison Gottlieb était à peine une ligne suspendue et Hans, un point incertain sur la façade. Soudain, celui-ci entendit tinter les tasses dans son dos, M. Gottlieb donna alors des instructions puis éleva la voix pour appeler Sophie.

La jupe de Sophie Gottlieb susurrant dans le couloir. Ce bruit chatouillant éveilla une certaine anxiété chez Hans. Après quelques secondes, la silhouette de Sophie passa de l'ombre du couloir à la lumière du salon. Ma fille, dit M. Gottlieb, voici M. Hans, il est de passage dans notre ville. Estimable Herr Hans, voici Sophie, ma fille. Sophie le salua d'un haussement de sourcil. Hans fut assailli par un besoin pressant de la couvrir d'éloges ou de prendre ses jambes à son cou. À court de mots, il déclara gauchement : je ne vous imaginai pas si jeune, mademoiselle Gottlieb.

Cher monsieur, répondit-elle avec indifférence, convenez qu'il s'agit là d'une vertu sans grand mérite. Hans se sentit profondément stupide et alla se rasseoir.

Il en avait égaré sa syntaxe, son ton. Il tenta de se ressaisir. La réponse mi-courtoise, mi-ironique de Sophie à une autre de ses répliques, une de ces réflexions malheureuses que lancent les hommes pour gagner la sympathie d'une interlocutrice, l'obligea à affiner sa stratégie. Heureusement, Elsa, la femme de chambre, vint servir le thé. Hans, M. Gottlieb et sa fille commencèrent à enfilet les banalités de rigueur. Sophie intervenait peu, mais Hans avait l'impression qu'elle donnait en quelque sorte la cadence de la conversation. Outre la perspicacité de ses remarques, sa façon de parler l'impressionnait, comme si elle choisissait chaque mot, modulant avec soin chaque phrase, chantant presque. Hans, qui l'écoutait en naviguant du ton au sens, du sens au ton, s'efforçait de ne pas chavirer. À plusieurs reprises, il hasarda une observation susceptible de la déconcerter, mais rien ne semblait entamer la distante sérénité de Sophie Gottlieb, qui remarqua cependant la chevelure de Hans, sa manière de dégager son front lorsqu'il parlait.

Tandis qu'ils prenaient le thé, autre chose frappa Hans : les mains de Sophie. Non pas tant l'aspect de celles-ci, d'une longueur insolite, mais leur manière de toucher les objets, de palper chaque forme, de l'interroger du bout des doigts. Dès que les mains de Sophie effleuraient sa tasse, l'arête de la table ou le pli de sa robe, elles semblaient en mesurer l'importance, la lire. À force de suivre les incursions de ces mains, Hans crut mieux comprendre l'attitude de Sophie et il conjectura que sa distance affichée traduisait en réalité une intense méfiance qui passait tout au peigne fin. Hans en éprouva un certain réconfort et lança en douce son offensive. Comme M. Gottlieb continuait de manifester de l'intérêt pour ses propos, il se dit que pour s'adresser à la

filles il fallait parler au père. Il cessa alors de chercher à l'épater, détourna ostensiblement le regard de sa personne et tâcha de se montrer aussi spontané et spirituel que possible face à son géniteur, lequel remuait sa moustache en signe d'approbation. Cette nouvelle approche sembla porter ses fruits car la jeune femme fit signe à Elsa de tirer complètement les rideaux. La lumière changea ses accords, Hans eut la sensation que la dernière lueur du jour lui offrait une chance. Sophie caressa pensivement sa tasse. La posa avec délicatesse sur la soucoupe. Dégagea son index de l'anse. S'empara d'un éventail sur la table. Tandis qu'il faisait rire M. Gottlieb, Hans entendit l'éventail de Sophie se déployer comme des cartes à jouer qui commençaient à brasser le hasard.

L'éventail s'ouvrait, pendulait. Se contractait, frottait. Ondoyait un instant, s'arrêtait net. Il accomplissait de petites rotations, laissait apparaître la bouche de Sophie pour l'escamoter aussitôt. Hans ne tarda pas à s'apercevoir que certes elle se taisait, mais son éventail réagissait à chacune des phrases qu'il prononçait. Tout en tâchant de ne pas perdre le fil de sa conversation avec M. Gottlieb, Hans s'évertuait surtout à traduire du coin de l'œil les mouvements de l'éventail. Pendant tout le temps que dura l'échange de généralités et de circonlocutions propres à une première visite, Sophie poursuivit son nonchalant batifolage. Ces préambules achevés, M. Gottlieb voulut conduire la conversation sur un terrain que Sophie qualifia en son for intérieur de banalement viril : ce concours peu subtil de prétendus mérites et d'exploits auquel se livraient deux inconnus pour entamer une amitié. Sophie espérait que Hans, s'il était aussi ingénieux qu'il semblait le prétendre, parviendrait au plus vite à détourner cette discussion prévisible. Mais son père était lancé et elle vit combien le jeune invité peinait à rectifier le tir sans enfreindre les règles de

la courtoisie. Sophie changea l'éventail de main. Alarmé, Hans redoubla d'efforts, mais ne parvint qu'à encourager davantage M. Gottlieb, persuadé que leur sujet de conversation les passionnait l'un comme l'autre. Sophie replia lentement l'éventail et, déviant son attention, laissa errer son regard au-delà des baies vitrées. Hans comprit que le temps lui était compté. En une manœuvre désespérée, il tendit une brusque passerelle entre la question qui intéressait tant M. Gottlieb et un autre sujet totalement éloigné. M. Gottlieb en fut déconcerté, comme si le sol sur lequel il patinait venait de se dérober. Hans se rua sur ses doutes et l'inonda d'arguments pour justifier cette association d'idées inattendue jusqu'à ce qu'il l'eût rassuré, allant et venant entre le premier et le second sujet comme une balle qui rebondit de plus en plus bas, s'éloignant progressivement du premier pour s'immobiliser finalement au second, bien plus conforme aux centres d'intérêt présumés de Sophie. Le tissu cessa de se plisser, l'éventail demeura à moitié fermé, le cou de Sophie s'inclina vers la table. La suite de la conversation fut ponctuée de paisibles ondulations de l'éventail dont le frottement régulier procurait l'agréable sensation de progresser dans la bonne direction. Dans un élan d'euphorie, Hans interpella Sophie avec une drôlerie fort opportune, l'incitant à abandonner sa posture de spectatrice pour se joindre à la conversation animée qu'il entretenait avec son père. Sophie refusa de lui céder tant de terrain, mais l'éventail s'abaissa de plusieurs centimètres. Enhardi par ces victoires partielles, Hans s'aventura trop loin et lâcha une impertinence : l'éventail se referma brusquement, traçant dans l'air une désapprobation catégorique. Hans battit en retraite, nuança son commentaire avec un cynisme consommé au point de finir quasiment par se contredire, sans que son visage affichât le moindre trouble. Sophie posa la monture de l'éventail sur ses lèvres avec

un air de défiance et un intérêt non dissimulé. Cette fois, Hans patienta, écouta attentivement M. Gottlieb et attendit l'occasion pour faire mouche deux ou trois fois consécutives, ce qui obligea Sophie à relever précipitamment son accessoire pour dissimuler un rougissement complice. Alors le papillonnage s'accéléra et Hans comprit que l'éventail lui était acquis. Dans un délicieux sursaut de témérité, il se hasarda sur un chemin glissant qui l'eût précipité dans la vulgarité (l'éventail s'arrêta net, ainsi que la respiration de Sophie, le clignement de ses paupières) s'il n'avait aussitôt eu recours à une pirouette verbale, estompant par une remarque ironique l'impression d'arrogance qu'il avait pu laisser. Quand Sophie porta une main longue et conciliante à sa joue pour arranger une boucle déjà parfaitement rangée, Hans soupira par-devers lui et éprouva une sensation de douceur dans les muscles.

Une fois achevé le périple de l'éventail, qui n'avait sans doute duré que quelques minutes mais que Hans avait trouvé interminable, Sophie se joignit à la conversation et reprit avec le plus grand naturel le cours de ses interventions concises, percutantes. M. Gottlieb tint à la faire participer et tous trois finirent par rire de bon cœur. Après la seconde tasse de thé et avant de quitter la petite table basse, Sophie regarda Hans un instant en caressant la monture de son éventail du bout de l'index.

Le cérémonial du départ venait de débiter. Alors seulement les gestes de Sophie devinrent flous aux yeux de Hans, comme engloutis dans un tourbillon, en même temps que les bruits de la maison semblaient revenir à ses oreilles. Hans frémit, craignant d'avoir été trop absent ou d'avoir semblé peu attentif aux propos de M. Gottlieb. Cependant, son hôte avait l'air enchanté, il le raccompagna à la porte sans appeler Bertold, ne cessant de répéter que sa visite avait été un plaisir, Herr Hans, un vrai plaisir, quel délicieux

après-midi, vraiment? je suis heureux que le thé vous ait tant plu, on nous le livre directement des Indes, voilà le secret, je suis enchanté, mon ami, croyez-moi, n'oubliez pas de venir nous faire vos adieux si vous partez bientôt, bien sûr, bonne soirée, merci infiniment, vous êtes trop aimable, tout le plaisir était pour moi.

Au contact de l'air extérieur, Hans se mit à marcher sans but. Il se sentait au supplice, aux anges.

Dans la salle de séjour, Elsa avait commencé à allumer les bougies, Bertold s'occupait de la cheminée. Aspirant sa pipe et sa moustache, M. Gottlieb regardait pensivement à travers les baies vitrées. Un garçon sympathique, observa-t-il. Bah, murmura Sophie en serrant fort son éventail.

Eh, Franz! Regarde qui voilà! s'écria le joueur d'orgue en voyant surgir la tête somnolente de Hans. Le chien courut à sa rencontre et se pendit à sa veste. Tu nous as un peu manqué, avoua le vieil homme. Penché sur son instrument, dont le couvercle était relevé, il le bricolait à l'aide d'une clé. Sur un journal déplié étaient posés deux rouleaux hérissés de picots, des pelotes de cordes et une boîte à chaussures contenant des outils. Hans s'approcha et vit sur le cylindre, disséminées comme des insectes, des pointes disposées avec une précision millimétrique. Il observa les marteaux au repos, les vis qui tenaient les cordes alignées trois par trois.

Ces picots-là, lui expliqua le vieillard, tournent au rythme de la manivelle et actionnent les marteaux. Les marteaux, au nombre de trente-quatre, percutent les cordes. Les notes graves sont à gauche du cylindre, les aiguës à droite. Chaque picot correspond à une note, et chaque ensemble de picots à un morceau. Pour pouvoir jouer chaque morceau sur le cylindre, il faut en graver les notes sur ces parchemins, tu vois? On enroule les parchemins sur le

cyindre et les taquets viennent s'insérer dans les trous. Tout le secret est là, puisque l'épaisseur et la hauteur des taquets varient légèrement selon que l'on veuille obtenir une note longue ou brève, piquée ou assourdie. Chaque taquet est un mystère. Pas exactement une note, plutôt une note en puissance. Les cordes s'usent, bien sûr, et il faut parfois en remplacer. Ça, c'est un vrai problème car elles coûtent cher. J'en achète d'usagées à M. Ricordi, au magasin de musique. Je joue devant sa porte et je lui donne ce que j'ai ramassé dans l'assiette. Il faut parfois retendre les cordes à l'aide de ceci, vois-tu? Hier, je jouais une pavane, oh là là, ces *si* bémols, une horreur!

Combien de morceaux y a-t-il sur un rouleau? s'informa Hans. Cela dépend, répondit le musicien, ceux-ci ne sont pas très grands, huit sur chaque. J'alterne les rouleaux en fonction des saisons ou du public. En été, on ne peut pas jouer des mélodies lentes, personne ne les écouterait, tout le monde préfère des danses animées, l'été. En hiver, au contraire, les gens sont plus méditatifs, ils acceptent la musique classique, surtout les jours de pluie. Je ne sais pas pourquoi ils veulent des morceaux lents quand il pleut, mais c'est ainsi, du coup ils donnent des pièces (et ce qu'ils vous donnent vous suffit-il pour vivre? s'enquit Hans), eh bien, on se débrouille, je ne fais pas de folies, Franz n'est pas exigeant non plus. On m'appelle parfois pour jouer dans un bal, lorsqu'ils n'ont pas les moyens de se payer un orchestre. Le samedi est un bon jour, on y organise beaucoup de fêtes (et le dimanche? demanda Hans), le dimanche, ça dépend, si les gens sortent contrits de la messe, oui. Ils sont plus dépendants lorsqu'ils se sentent coupables. Quoi qu'il en soit, je ne m'en soucie pas trop, j'aime jouer, j'aime être sur la place, surtout au printemps. J'espère que tu connaîtras le printemps à Wandenbourg.

Lorsque le joueur d'orgue eut terminé d'accorder son

instrument et qu'il l'eut refermé, Hans ne put résister à la tentation d'en caresser la manivelle. Je peux? hasarda-t-il. Bien sûr, sourit le vieil homme, mais fais bien attention: il faut actionner la manivelle comme si, voyons, comme si c'était toi que l'on actionnait, non, non, moins fort, relâche ton bras, voilà, choisissons un morceau, avant que tu commences. Tu vois cette autre manivelle, plus petite? Pour changer de morceau, il faut la pousser légèrement ou la tirer, ouille! laisse, je m'en occupe, que préfères-tu? une polonaise, un menuet? va pour un menuet, le rythme est plus facile à tenir, vas-y, non, Hans, pas dans ce sens-là, tu vas me la démonter! Il faut la tourner dans le sens des aiguilles d'une montre, doucement, allons, montre-moi.

Hans fut surpris de constater qu'il était à la fois si simple et si malaisé de jouer de l'orgue de Barbarie. Tantôt la manivelle s'emballait, tantôt elle partait trop tard. Il n'arrivait pas à la tourner deux fois à la même cadence, la musique s'en trouvait défigurée, étirée comme une gomme élastique, transformée en un bégaiement comique. Le joueur d'orgue s'exclama en riant: Ça te plaît, Franz? Qu'en dis-tu? Le chien, exceptionnellement, poussa une série d'aboiments. Hans pensa que c'était mauvais signe. Pour terminer, il fit tourner la manivelle par mégarde en sens inverse avant l'arrêt du rouleau. On entendit un crissement. Le vieil homme prit une mine sérieuse, lui écarta la main, ouvrit le couvercle sans piper mot. Il examina les extrémités de l'axe, démontra la manivelle, la remit en place. Il vaut mieux ne pas recommencer, dit-il, et il soupira. Je comprends, dit Hans, pardonnez ma maladresse. C'est rien, le rassura le musicien, il est un peu fragile, ces temps-ci, je crois que les changements de température ne lui ont pas réussi. On n'en fait plus, des comme ça, dans la région, désormais on les fabrique à vent, équipés de tuyaux, celui-ci est donc unique en son genre, un modèle italien d'excellente qualité.

Italien? demanda Hans. Où l'avez-vous eu? Ah, c'est une vieille histoire, dit le joueur d'orgue. Hans se tut et s'assit au bord d'un rocher, les coudes appuyés sur les genoux et le menton dans les mains. Franz vint s'asseoir à ses pieds.

C'est drôle, dit le vieux, je me rends compte que je ne l'avais jamais raconté à personne. Cet orgue de Barbarie a été construit par un ami napolitain que j'ai connu il y a longtemps, Michele Bacigalupo, paix à son âme. Michele était fier de cet instrument, quand on l'engageait pour animer une fête, c'était toujours celui-là qu'il emportait car il lui trouvait un son plus joyeux qu'aux autres. Il a gagné sa vie grâce à cet orgue jusqu'au soir où, au cours d'une fête, tandis qu'il jouait une tarentelle, un jeune homme fut poignardé parce qu'il avait refusé que sa fiancée danse avec un autre. Des hommes s'attroupèrent autour du blessé, mais au lieu de le secourir, ils commencèrent à se bagarrer. Voyant que son promis se vidait de son sang, la pauvre fille poussa un cri et se jeta du haut de la terrasse. Lorsqu'il la vit tomber, le jeune homme qui avait poignardé son fiancé sauta à son tour. La rixe dura encore un bon moment car personne n'avait prêté attention à eux. Et sais-tu ce que fit Michele? Il continua de jouer! Pétrifié de peur, le pauvre, à peine avait-il achevé la tarentelle qu'il la reprenait depuis le début. Ce jour-là, une superstition naquit au village autour de cet orgue de Barbarie: les familles des victimes prétendirent qu'il était maudit. Plus personne ne voulut danser au son de sa musique, Michele dut renoncer à en jouer en public. Je fis sa connaissance plusieurs années après et j'entrai dans son atelier pour y travailler. C'est lui qui m'apprit à jouer de cet instrument, à en jauger le son et à le réparer, puis il finit par m'en faire cadeau. Il ne supportait pas l'idée que l'instrument reste sans auditoire, m'expliqua-t-il, il savait qu'avec moi il serait entre de bonnes mains. Je le peignis, le vernis et promis à Michele de ne jamais

jouer de tarentelle (et avez-vous tenu votre promesse durant toutes ces années? intervint Hans), cher ami, comment peux-tu me poser cette question? On ne plaisante pas, avec la tarentelle.

Voilà comment cette créature a fini entre mes mains, dit le vieil homme en caressant le bois. Et sais-tu quoi? Ce fut mon dernier voyage, j'étais très jeune mais je n'ai plus quitté Wandenbourg depuis (et ces paysages sur la façade, dit Hans, est-ce vous qui les avez peints?). Ceux-là? ah, oui, c'est pas grand-chose, c'est ce qu'on voit de la grotte au printemps, je le lui ai peint pour qu'il se familiarise peu à peu avec la mélodie de notre rivière, qui est aussi petite et qui produit un aussi joli son que lui (la main y est tout de même pour quelque chose, non? sourit Hans, il suffit de voir le bruit de casserole que j'ai produit), au fond, ce n'est pas si difficile, ce qui compte, c'est le toucher, tout est dans le toucher (Hans, qui commençait à envisager d'apporter un carnet dans la grotte, revint à la charge: voyons, expliquez-moi ça), tu es un vrai détective, mon cher! (pas loin, dit Hans, un voyageur), enfin, pour ma part, je pense que tous les morceaux racontent une histoire, en général triste. Quand je tourne la manivelle, je m'imagine dans la peau d'un des personnages de l'histoire racontée par la mélodie et j'essaie de ressentir ce qu'elle dit. En même temps, c'est un peu comme si je faisais semblant, tu comprends? Non, non, pas comme si je faisais semblant, disons que quand je suis ému, je dois penser à la fin du morceau, car nous, nous savons comment il se termine, bien sûr, mais ceux qui écoutent, peut-être pas, ou alors ils l'ont oublié. Ce serait ça, le toucher. Quand c'est réussi, cela passe inaperçu, mais quand c'est raté, tout le monde le remarque (pour vous, l'orgue de Barbarie est donc une boîte à histoires, dit Hans), oui, voilà! Bon sang, que tu formules bien les choses! jouer de l'orgue de Barbarie, c'est comme raconter des histoires

autour du feu, comme toi l'autre soir. La musique étant programmée sur le rouleau, on pourrait penser qu'elle est toute prête, beaucoup de gens croient qu'il suffit de tourner la manivelle et que, pendant ce temps-là, on peut penser à autre chose, or il me semble que l'intention compte, l'actionner machinalement ou s'y appliquer, cela ne peut pas revenir au même, tu comprends? le bois aussi, il souffre, tout comme il sait être reconnaissant. Étant jeune, parce que j'ai été jeune un jour, j'en ai écouté, des joueurs d'orgue de Barbarie, et je peux t'assurer que même lorsqu'ils étaient plusieurs à jouer du même instrument, les mélodies sonnaient différemment. On peut en dire autant de tout, non? Moins on y met d'amour, plus les choses se ressemblent entre elles. Les histoires, c'est pareil. Si tu les racontes avec amour, même si elles sont connues, eh bien, elles paraissent nouvelles. Enfin, c'est mon avis.

Il baissa la tête et se mit à astiquer son instrument à l'aide d'un chiffon. Hans pensa : D'où peut bien sortir cet homme?

Dehors, il commençait à tomber une neige fine. Le vieillard acheva l'entretien de son instrument. Excuse-moi, je reviens, dit-il. Il sortit de la grotte et baissa son pantalon le plus naturellement du monde. Le long de la rivière, les peupliers dégarnis laissaient filtrer une lumière lente, qui s'emmêlait aux branches avant de les traverser et de retomber sur les fesses décharnées du joueur d'orgue. Hans contempla l'urine qui brûlait la neige, les maigres excréments. De la merde ordinaire, de la merde sans plus, de la merde de merde.

Tu es très en beauté, ce matin, dit M. Gottlieb à sa fille en la prenant par le bras alors qu'ils entraient dans l'église Saint-Nicolas. Merci, père, sourit Sophie, je ne désespère pas de retrouver mon état normal cet après-midi.

Les fidèles faisaient la queue devant le porche de l'église le long de la rue Ogivale. L'église Saint-Nicolas, légèrement en retrait par rapport à la place du Marché, était flanquée d'un petit square aux bancs de bois. Il s'agissait de l'édifice le plus ancien de Wandenbourg, mais aussi le plus bizarre. De près, là où s'amassaient à présent les fidèles, l'on était surtout frappé par la couleur brûlée de ses pierres, comme si le soleil les avait surchauffées. Outre le porche, qui se déployait en arcs brisés imbriqués les uns dans les autres, elle comptait de nombreuses portes latérales en forme de serrure. Si l'on s'éloignait de quelques mètres pour la contempler en perspective, ses tours asymétriques se détachaient de la masse : l'une, terminée en pointe, semblable à un gigantesque crayon, l'autre plus arrondie et surmontée d'un campanile. La cloche, abritée dans une niche si étroite que l'air y circulait à peine, émettait un son sec. Cependant, ce qui étonna le plus Hans, ce fut la façade nettement inclinée vers l'avant, comme sur le point de s'effondrer.

Depuis sa visite chez M. Gottlieb, Hans avait multiplié les marques de politesse. Bien que M. Gottlieb le saluât chaleureusement et s'arrêtât pour lui parler quand il le croisait dans la rue, il ne l'avait pas réinvité de manière formelle. Il se cantonnait pour l'instant à des lieux communs tels que « je suis ravi de vous voir » ou « j'espère que nous nous reverrons bientôt », autant de signes d'une affabilité trop pondérée pour que Hans pût se présenter chez lui sans raison. Aussi, dans l'espoir de susciter une rencontre avec Sophie, Hans rôdait-il discrètement autour de la rue du Cerf depuis plusieurs jours. Il était parvenu à ses fins en quelques occasions, mais Sophie s'était montrée plutôt réservée. Elle lui répondait avec une parcimonie inflexible, tout en le regardant d'une manière qui le troublait. Elle écourtait la conversation et ne riait pas à ses boutades, mais s'approchait de lui à une distance que, s'il avait été plus

sûr de lui, Hans eût qualifiée de suspecte. En ce dimanche timidement ensoleillé, bien décidé à persévérer et sachant que Sophie se rendait chaque semaine à l'office de tierce avec son père, Hans se leva de bonne heure pour aller à l'église Saint-Nicolas. Lorsqu'elle l'avait vu entrer dans la cuisine à huit heures tapantes, Mme Zeit s'était figée, le couteau en l'air, la bouche ouverte, à l'image de la morue qu'elle s'apprêtait à trancher.

Dans l'enceinte de l'église, Hans se sentit doublement étranger. Non seulement il n'avait pas assisté à une messe depuis des années, mais, dès qu'il avait posé un pied dans la pénombre, il n'avait cessé de se sentir observé. Les filles, sur les bancs, le regardaient avec curiosité, tandis que les hommes, sourcils froncés, surveillaient ses mouvements. Découvrez-vous, lui ordonna une dame : sans s'en rendre compte, Hans avait pénétré dans l'église avec son béret sur la tête et son allure de touriste. Cela embaumait la cire, l'huile, l'encens. Il s'avança dans la nef centrale, reconnaissant certains visages, sans savoir vraiment où il les avait rencontrés. Il balaya l'assistance du regard et ne vit pas Sophie, bien qu'il eût cru l'apercevoir un peu plus tôt. Il n'était pas facile de discerner le fond de la nef, les vitraux opaques laissaient à peine filtrer une lumière poudreuse comme du sable blanc. La messe n'ayant pas encore débuté, Hans poursuivit sa progression vers les premiers rangs. Au-delà des murmures, il vit se profiler l'autel principal où se dressait un redoutable crucifix flanqué de chaque côté d'un triple candélabre, quatre cierges et un retable austère orné de feuilles d'acanthé. Le retable était décoré de deux anges supportant un ovale avec moins de légèreté qu'on n'aurait pu le supposer, peut-être parce qu'un troisième angelot replet s'agrippait à ses bords comme pris de vertige. À gauche de l'ovale, un serpent se lovait autour d'un sceptre et, à droite, une plante épineuse se torsadait sur une

branche. Il eût fallu se hisser à la hauteur de l'épaule dodue de l'ange supérieur pour voir à quel point Hans se trouvait près de Sophie, anticiper le moment où il l'apercevrait et se réjouir de cet heureux hasard : dans le rang de la jeune femme, une place était libre côté hommes.

En théorie, la nef centrale et la frange de lumière qui la parcourait séparaient les deux sexes. Dans la pratique, cette division ne faisait qu'attiser l'intérêt réciproque et favoriser tout un répertoire de codes pour communiquer : tandis qu'il cherchait une bonne place, Hans surprit des gestes, des clins d'œil, des mouvements de mouchoir, des échanges de petits billets, des soupirs, des moues, des plissements de front, des hochements de tête, des demi-sourires, des battements d'éventail, des clignements de paupières. Le passe-temps de Hans fut soudain interrompu par le grondement du premier accord de l'orgue dont la proue prodigieuse s'élevait au-dessus de l'entrée. L'assemblée au complet se leva. Le chœur d'enfants entonna une longue note haut perchée. Surgies de la brume, plusieurs silhouettes circulèrent entre les bancs en demandant l'obole pour la paroisse. À cet instant commencèrent à défiler un petit moine adolescent, un thuriféraire un brin bigleux, un diacre qui avançait genoux fléchis et enfin le père Pigherzog, curé de Saint-Nicolas et deuxième autorité catholique de la principauté de Wandenbourg juste après l'archevêque. Hans se faufila dans une rangée. La sainte procession avança jusqu'à l'autel, où les quatre hommes firent une génuflexion face au tabernacle. Hans s'installa entre deux hommes corpulents. Le père Pigherzog baisa l'autel et se signa. Hans toussota et un de ses voisins lui jeta un regard en coin. Le thuriféraire encensa l'autel, le père Pigherzog lut l'*Introït* et le *Kyrie*. Là ! tressaillit Hans, la voilà ! Calme et élégante, Sophie semblait poser pour qu'on la dessine de profil, le regard perdu au-dessus de l'autel.

Le père Pigherzog entonna avec application le *Gloria in excelsis* et le chœur lui répondit. Sophie gardait la pose secrètement coquette de la jeune femme feignant d'être loin d'imaginer que l'on puisse l'avoir remarquée. *Dominus vobiscum*, salua le père Pigherzog, *Et cum spiritu tuo*, lui répliqua-t-on à l'unisson. Hans se demandait si Sophie était extrêmement attentive ou si elle avait l'esprit totalement ailleurs.

Pendant que M. Gottlieb échangeait des politesses avec quelques connaissances à la sortie de l'église, le père Pigherzog, déjà en soutane et manteau, avait abordé Sophie pour lui parler. Il prit la main de la jeune fille : ses mains fines avaient toujours fasciné le prêtre qui les trouvait particulièrement propres à la prière. Te souviens-tu lorsque tu venais à confesse, ma fille ? lui remémora le père Pigherzog, regarde, maintenant, c'est miraculeux comme le Seigneur laisse courir le temps sur les âmes, regarde-toi, tu es devenue une vraie femme, mais pourquoi as-tu cessé de venir, ma fille ? Je me le demande depuis des années, pourquoi ne viens-tu plus ? Mon père, répondit Sophie en évaluant du coin de l'œil si M. Gottlieb avait bientôt fini de bavarder avec ses relations, vous n'êtes pas sans savoir que le temps nous manque et combien de tâches incombent à une jeune femme de ma condition ! Précisément, ma fille, fit remarquer le prêtre, c'est justement ta condition qui te recommande un commerce constant avec la parole du Seigneur. Avec la sagacité dont votre sainte personne est coutumière, vous l'avez dit, mon père, répliqua Sophie : le temps court sur les âmes, voilà pourquoi les âmes changent. Enfant, déjà, tu avais du talent et un esprit vif, dit le prêtre, même si, comment dirais-je, tu as tendance à t'éparpiller, à vouloir connaître trop de choses en même temps, à occuper ton esprit par tant de savoirs différents que tu finis par te détourner du savoir primordial. Vous formulez les choses